Christian Tétreault

Trois fils et un ange

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

Trois fils et un ange

Infographie : Luisa da Silva
Révision : Ginette Patenaude
Correction : Brigitte Lépine

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tétreault, Christian

Trois fils et un ange

ISBN 978-2-7619-2658-4

1. Parents et enfants. 2. Parents et enfants adultes. I. Titre.

HQ755.85.T47 2009 306.874 C2009-941920-3

09-09

© 2009, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-2658-4

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

- Pour le Canada et les États-Unis :
  MESSAGERIES ADP*
  2315, rue de la Province
  Longueuil, Québec J4G 1G4
  Tél. : 450 640-1237
  Télécopieur : 450 674-6237
  Internet : www.messageries-adp.com
  * filiale du Groupe Sogides inc.,
  filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

- Pour la France et les autres pays :
  INTERFORUM editis
  Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine
  94854 Ivry CEDEX
  Tél. : 33 (0) 1 49 59 11 56/91
  Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
  Service commandes France Métropolitaine
  Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
  Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
  Internet : www.interforum.fr
  Service commandes Export – DOM-TOM
  Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
  Internet : www.interforum.fr
  Courriel : cdes-export@interforum.fr

- Pour la Suisse :
  INTERFORUM editis SUISSE
  Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
  Tél. : 41 (0) 26 460 80 60
  Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
  Internet : www.interforumsuisse.ch
  Courriel : office@interforumsuisse.ch
  Distributeur : OLF S.A.
  ZI. 3, Corminboeuf
  Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
  Commandes : Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
  Télécopieur : 41 (0) 26 467 54 66
  Internet : www.olf.ch
  Courriel : information@olf.ch

- Pour la Belgique et le Luxembourg :
  INTERFORUM BENELUX S.A.
  Fond Jean-Pâques, 6
  B-1348 Louvain-La-Neuve
  Téléphone : 32 (0) 10 42 03 20
  Fax : 32 (0) 10 41 20 24
  Internet : www.interforum.be
  Courriel : info@interforum.be

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.

Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Christian Tétreault

Trois fils et un ange

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media

Début de l'été 2008

Il y a un avantage à passer sa vie avec la même femme. Après un certain temps, on n'est plus obligés de se parler.

Voici une situation typique. Elle et moi, nous sommes dans l'auto, nous allons chercher notre petit Félix, 25 ans, chez lui, au coin de Drolet et Villeray. Félix, c'est notre fils aîné. Ce soir, on va souper indien dans Parc-Extension. Il y a un resto pas cher qu'il veut nous faire connaître. Oignons *bahji*, *plum sauce*, pain nan, carottes explosives et Félix, toujours un très bon mélange. Ça remplit la panse, la tête et le cœur. Pour France, c'est aussi le goût de son adolescence qui lui revient. Elle a passé six mois en Inde, en 1972.

Dans l'auto, on ne se parle pas. Pas un mot. La radio joue entre nous deux, mais ni elle ni moi ne l'écoutons. La musique devient une porte entre nous, une porte fermée mais pas barrée. Elle aime mieux penser que parler. Même chose ici. On peut passer de longs moments côte à côte, sans se dire un mot. Nos esprits sont chacun dans leur ailleurs privé, sans que ce soit inquiétant ou indisposant pour l'autre.

Puis, pour marquer le temps, d'elle ou de moi, arrivera la question.

— À quoi tu penses ?

Peut-être y aura-t-il une réponse, peut-être pas. Hier, je pensais à l'amour.

Rétrospective

Je m'appelle Marie

Entre septembre 2007 et mai 2008, ma petite fille Marie et moi, on a été ensemble continuellement. Ça a été la grande aventure de *Je m'appelle Marie*.

Mon ami François m'avait dit : « Tu vas voir, ça va changer ta vie, ce livre-là… » Il avait bien raison. J'ai reçu des témoignages qui étaient plus que des félicitations pour le beau livre. Marie et moi, on a ouvert une fenêtre dans la vie de bien des gens qui avaient les rideaux baissés. Nous deux, comme une seule personne, on est devenus des messagers. On a ramené la vie de plein de gens sur le chemin quotidien du petit amour précieux, du gentil bonheur disponible et facile à cueillir. Redonné des papilles à des gens blessés qui n'avaient plus jamais goûté rien.

Chaque fois que je partais pour deux ou trois jours dans un salon du livre, c'était un beau petit voyage. J'avais toujours hâte. Nous sommes allés à Québec, à Trois-Rivières, à Gatineau et en Abitibi. L'année que j'ai passée avec Marie a été la plus belle de ma vie. Tous ces week-ends, seul avec ma petite fille… Elle et moi, on était sur la job, éclaireurs de coins noirs, allumeurs de fanaux au bout des tunnels. Amenez-en des tunnels, la petite et moi on est des fabricants de lumière.

Au salon de Sept-Îles, il y avait Simon, mon plus jeune fils, avec nous. C'était encore plus formidable. Il y a un lien particulier entre Simon et Marie. On est allés au merveilleux Ristorante Pasta, sur le boulevard Laure. Des dames serveuses nous ont invités à faire du bateau entre les îles, l'été prochain. Les pâtes étaient très bonnes, les serveuses étaient encore meilleures. Simon, Marie et, moi dans l'hiver de la Côte-Nord.

* * *

Mes trois fils sont maintenant des adultes. Même si Francis et Simon habitent encore avec nous, ils sont partis pour leur grand voyage comme je l'ai fait au même âge. Ils me laissent derrière, à la maison, comme moi avec mon père et lui avec le sien. Je reste un passager dans leur galère. Je ne suis plus aux commandes, c'est tout. Marie, ce n'est pas la même chose. Elle ne me quitte pas. Ma petite fille ne s'éloigne jamais.

Il n'y a rien de plus beau sur la Terre qu'une petite fille de deux-trois ans. Regardez-les. Ces petites filles sont parfaites. L'amour qu'on éprouve pour sa petite fille, c'est l'amour parfait, total. Elle est si belle. Elle baragouine des phrases étonnantes. Elle court, elle sent bon, elle a des yeux presque trop grands, trop ronds, trop brillants. Elle a des yeux bavards et un petit nez. Elle a des pieds tout potelés, tout ronds. Des doigts courts avec déjà des petites lignes dessinées dans le creux de ses petites mains. Son index droit est le plus débrouillard et le plus actif des dix. Il fouille dans le fond des boîtes de raisins secs ou dans le coin de sa petite narine, il gratte le coin de l'œil et pointe partout.

Elle me serre dans ses bras et son rire est tout neuf et éclatant, un rire qui rebondit comme un caillou plat qui court sur l'eau. Ses malheurs sont légers, sont des bulles faciles à chas-

ser. Aimer sa petite fille : c'est inévitable et merveilleux. C'est à cet amour-là que je pensais dans l'auto, tantôt.

— À quoi tu penses ?

— Je pense à l'amour.

Cet amour-là existe. Ce n'est pas un amour illusoire. C'est un vrai amour, qui fait tout ce que l'amour doit faire : il transforme tout en beau, il fait grandir, il fait sourire et aussi pleurer. Il inspire confiance, il remonte, il stabilise, console et conseille.

— À quoi tu penses ?

— J'aime Marie.

Je ne l'aimerai jamais à l'imparfait. Ça ne sera jamais : « J'aimais Marie ». Dans la vie de tous les jours, ici-bas, on associe l'existence et la réalité des choses au temps, à l'espace ou à la matière. Ce que je ne vois pas, n'entends pas, ne sens pas, ne peux toucher et ne peux mesurer en kilos, en décibels, en mètres ou en minutes, ça n'existe pas. L'amour fait la preuve du contraire. Il y a une vie vraie et réelle, bien au-delà de l'apparence et de la mesure.

La mort

Pendant quelques mois, j'ai discuté de la mort en public et en privé avec des dizaines de journalistes et d'animateurs. J'imagine que c'est une chose que de se faire interviewer à la suite de l'écriture d'un roman, les romans ont un début, un milieu et une fin, mais c'est autre chose de discuter publiquement de la mort. *Je m'appelle Marie* est un livre à la gloire de la vie, mais il traite de la vie à travers la mort, ce mot avec lequel je suis mal à l'aise, à cause de sa résonance sinistre, du mystère et de la peur qui lui font écho.

Les entrevues portaient beaucoup sur la mort, ce petit sujet tranquille. Il fallait donc que j'élabore mon point de vue. Expliquer ma vision et décrire ce que je ressens quand je pense à la mort. Mon interprétation de la mort. Voilà : quand on vit l'expérience de la mort à travers une petite fille de deux ans trois mois et quatorze jours, la perspective est bien différente. Ça n'est pas régulier. Quand la mort frappe d'un coup sec, impitoyable et imprévu une enfant si belle, si petite, si innocente et si pétante de santé, une réflexion s'impose. Une réflexion s'installe et pousse par elle-même. La conclusion de cette réflexion, pour moi, se résume à un mot de trois lettres : FOI.

Ma foi n'a pas d'église ni de curé, ni de clochers et pas de prière, sinon un rire occasionnel. Ma foi n'a pas de règles, ni de jeûne. Pas de Ramadan ni de Pâques, ni de Rosh Hashanah. Ma foi est toute petite, elle vient de quitter la couche. Une petite fille sans fin ni commencement qui n'est faite que d'amour. Quand tu déclares sur les tribunes que ta petite fille, c'est Dieu, il faut que tu sois capable d'étoffer un peu et d'élaborer, sinon, on dit de toi que tu es un homme troublé, encore sous le choc du décès de sa fille. Un homme qui tente d'y survivre en échafaudant une théorie bizarre sur l'éternité. Une béquille pour mieux supporter la douleur. Pour justifier le fait qu'il ne se lève pas tous les matins en pleurant, le sans-cœur.

— Ma petite fille, c'est Dieu.

— Hum. Intéressant. Avez-vous pris vos médicaments ?

La foi est un concept facile à défendre en discussion. La foi, c'est un aveu de défaite par rapport à la logique, au débat philosophique et à l'échange intellectuel. La foi, c'est admettre son imperfection et passer le témoin à ce qui est inexplicable, au nom de l'amour. Quand la foi est expliquée, intellectualisée et raisonnée, elle perd sa valeur. Quand la foi se réfugie derrière des lois, des histoires et des cris, je n'y suis plus.

Quand la foi a besoin d'une croix ou d'une épée, d'une voiture ou d'une ceinture bourrée de dynamite, quand elle a besoin d'embrigadement et de processions, la foi me perd.

Il n'y a pas de lien entre la foi et la religion. La foi doit être intime et n'obéir qu'à un seul règlement, un seul et unique principe : aimer. Aimer, c'est la clé. Aimer l'instant. Aimer le voisin. Aimer la terre et tout ce qui grouille et ne grouille pas. Et la première à aimer sur la liste, c'est elle, ma petite. Marie, ma petite, je t'aimerai toujours et en tout lieu, pour des siècles et des siècles. Ainsi en est-il.

Mais supposons que non. Supposons que j'aie tout faux. Supposons que Marie n'est pas Dieu. Qu'elle n'est pas du tout la preuve de l'éternité. Que l'amour pur et parfait que je vois en elle, c'est ma béquille. Que tous les enfants envolés, ceux que nous allons tous être un jour, c'est de la fumée, et rien d'autre. Que Marie n'a fait que tirer un mauvais numéro, la malchanceuse, qu'elle a vécu et qu'elle est poussière. Mettons que lorsque, au nom de ma fille et de ma foi, je laisse courir l'araignée au lieu de l'écraser, je le fais dans le vide. Que lorsque je flatte le chien du voisin plutôt que de l'ignorer, je le fais pour la gloire du rien. Que ça ne change rien à rien, tout ça, que j'aime dans le vide, que je fais ça dans le beurre.

Il se passe quoi si j'ai tort ? Le pire qui sera arrivé, c'est qu'une araignée aura continué à filer sa toile et qu'un chien se sera senti bien pendant 22 secondes. C'est un beau bilan quand même ! Je me dis que, même dans le beurre, le jeu en vaut la chandelle. De toute façon, je suis paresseux, et aimer c'est beaucoup moins exigeant et moins compliqué que le contraire.

Aimer, je dis ça juste de même, c'est une anagramme de Marie. Juste de même, en passant…

Voilà pour ce qui s'est passé.

Perspective

Trois fils et un ange

Je fais de la radio depuis toujours. J'y suis entré alors que j'avais 20 ans, pour écrire des commerciaux. J'y travaille encore.

J'aime beaucoup la radio à cause du contact intime avec la personne qui écoute. La radio, ça s'écoute seul. On n'écoute pas la radio en groupe, comme on assiste à une conférence ou à un spectacle, ou comme on regarde la télé ou un film. On écoute toujours la radio en solo. Le seul conseil que je donne à ceux qui veulent bien m'en demander un, c'est ça : être toujours conscient de cette intimité. Il n'y a pas 100 000 personnes à l'écoute, il y a 100 000 fois une personne.

L'an dernier, j'ai réalisé qu'un livre c'est encore plus intime que la radio. Un livre, alors là, c'est l'intimité totale. On est tout à fait seuls vous et moi. Juste séparés par le temps. Nous sommes en relation intime. Vous êtes en vacances, vous êtes dans l'autobus, dans votre lit, dans votre fauteuil de lecture. J'essaie de penser à notre intimité au fur et à mesure que je tricote mes phrases.

Je veux vous raconter l'histoire de *Trois fils et un ange*, vous dire comment cela a pris forme, malgré moi. Je ne pensais jamais écrire un autre livre. Je l'ai même dit à l'éditeur.

— Une fois que j'aurai raconté l'histoire de Marie, j'aurai tout dit ce que j'ai à dire.

Il ne m'a pas cru. Quand j'ai commencé à écrire ce qui est devenu *Trois fils et un ange,* je ne savais pas du tout où j'allais aboutir. Je suis parti dans un *nowhere* littéraire. Le vrai coup de départ, je le raconte en page 31, c'est Yolande. Elle est sortie de sa voiture et m'est apparue, avec son fils Jean-François, comme un sujet extraordinaire. Elle a dit une phrase, une petite phrase toute simple, tellement ordinaire et banale : « Il me garde jeune, mon Jean-François. »

C'est parti comme ça. Je l'ai eu dans le front. Mon histoire d'amour avec Marie est belle, mais il y en a d'autres à raconter. Comme celle de Yolande et de Jean-François qui, à la naissance, présentait plusieurs anomalies. Grâce au courage et à la persévérance de sa mère, qui a réussi à faire participer toute la famille et même la communauté au bien-être de son fils, Jean-François vit heureux et apprécié de tous… Alors tranquillement, au fil du temps et des hasards, les autres histoires ont croisé mon chemin comme ça, sans que je les cherche. Celle de Michel, cet artiste plus grand que nature qui, après avoir connu le triomphe puis être descendu aux enfers, a décidé d'aimer son père, enfin. Celle de Jean-Louis, artiste peintre qui a vécu des retrouvailles improbables avec un père autoritaire et rigide, et enfin, celle de Marie-Pier, ce petit ange de dix ans et demi qui a laissé des traces de bonheur dans le cœur de ceux et celles qui l'aiment. Ils sont devenus mes trois fils et mon ange.

Pour chacune de ces quatre histoires, je raconte le contexte et les hasards qui ont mené à ces rencontres. Comment, où et pourquoi elles ont doucement éveillé ma curiosité. Le hasard et la destinée.

Trois fils et un ange raconte quatre histoires d'amour. Des fils, des pères, des mères et un ange.

Jean-François, fils de Yolande

La plus grande histoire d'amour

À sa naissance, Jean-François avait plein d'anomalies congénitales, physiques et intellectuelles. D'épreuve en épreuve, il a grandi, il a vieilli et s'est développé grâce à une mère exceptionnelle, qui chaque jour a fait triompher le courage et l'amour. Jean-François, malgré ses capacités réduites, est devenu un modèle improbable, à nul autre pareil.

Prologue

Printemps 2007, une première. Je suis dans le bureau de Pierre Bourdon, le directeur général des Éditions de l'Homme. Il y a aussi Erwan Leseul, l'éditeur, et Sylvie Archambault, la directrice des communications. C'est grâce à Sylvie si je suis là. Le contact s'est fait d'abord entre elle et moi. Elle m'avait envoyé quelques livres sur le sport, publiés chez elle et faisait le suivi. Un jour, je lui ai envoyé le manuscrit de *Je m'appelle Marie* et le reste est connu. Dans le bureau, on a d'abord échangé les politesses d'usage.

Ce jour-là, je sais que je vais publier l'histoire de ma petite fille, de sa genèse jusqu'à aujourd'hui. C'est comme lui redonner une vie. Je vais la présenter au monde et je suis heureux.

Pierre a le même âge que moi, c'est un intellectuel brillant mais espiègle, joueur et ricaneur. Il m'a dit qu'il s'est beaucoup reconnu dans l'époque et le décor de la première partie du livre. Cela se passe à Laval, au temps des bungalows et des sous-sols finis en… préfini. La banlieue n'a pas une place de choix dans nos romans et nos histoires. Dans nos livres, les drames se déroulent sur le Plateau ou dans le bas de la ville. Ou alors, si ce n'est pas en ville, c'est en campagne, dans le Bas-du-Fleuve, en Abitibi, sur la ferme ou dans les mines.

Sainte-Julie, Boisbriand, Lachenaie et leurs quartiers résidentiels, ça ne fait pas très dramatique. Or, *Je m'appelle Marie*

c'est la banlieue. Le cœur de l'histoire se situe dans un semi-détaché de Laval.

Pierre aime aussi la musique et la balle.

— J'ai beaucoup aimé toutes tes allusions au baseball… je suis un amateur.

— Tu veux dire quand je parle de Francis, à la fin ?

— Oui, et toutes les autres fois.

Je n'avais même pas remarqué. J'ai parlé de baseball tant que ça ? J'ai relu le livre et j'ai noté les passages où je métaphorise avec la balle. C'est vrai. Ça revient tout le temps. Je le fais presque toujours pour exprimer de la joie, comme un réflexe. J'en ai déduit que plus souvent qu'autrement, quand je suis heureux, j'ai une balle dans la tête.

J'ai compris pourquoi *Je m'appelle Marie* est plein d'allusions à la balle : c'est un livre sur l'enfance. À chaque page, l'enfance est au centre de l'action. Mon enfance, c'est le baseball. J'ai sept ans, je joue avec mon père, mon oncle et mon cousin dans la rue ou la cour. J'ai dix ans et je collectionne les cartes. Les premières, je les découpais derrière les boîtes d'Alpha-Bits. Ensuite, je les achetais par paquets de quatre (plus une gomme rose par paquet) pour cinq cents chacun au magasin de monsieur Guzzi. Je faisais fortune en servant la messe sept jours par semaine. À 20 cents la messe, c'était 112 cartes.

Les samedis d'été de mon enfance, au début de l'après-midi, je regardais les parties de baseball diffusées au canal 2 sur l'immense télévision Admiral en noir et blanc au sous-sol, avec Guy Ferron, René Lecavalier, Mickey Mantle et Willie Mays. Quand les Expos sont arrivés, j'avais 15 ans et j'étais déjà un amateur et même un connaisseur de baseball depuis plus de 10 ans. Mes souvenirs d'enfance sentent les céréales, la gomme baloune et le cuir *Spalding*.

Alors, 30 ans plus tard, quand j'ai vu mon deuxième fils, Francis, lancer et frapper tout naturellement, cela a été un bonheur extraordinaire. J'ai réalisé que le baseball ferait aussi partie de son enfance et que la mienne se poursuivrait. Suivant la tendance instaurée par son grand frère, Simon, mon plus jeune, est aussi devenu un joueur. Pas seulement un joueur, mais aussi un arbitre, à 15 dollars la partie.

Au baseball, le marqueur, c'est le raconteur, c'est la mémoire. Le baseball est le seul sport où un spectateur peut écrire le match au complet, lancer après lancer, sur une grande feuille imaginée à cette fin : la feuille de pointage. Des petites lettres, des chiffres, des formules qui racontent la partie comme une histoire. Tout jeune, Simon a un grand cahier rouge et marque méticuleusement les parties des Expos quand on va au Stade. Dans l'auto, en revenant, je lui pose des questions, pour voir.

— Shane Andrews, à sa troisième présence au bâton… ?

Il regarde sa feuille.

— *Out* 4-3. Roulant au deuxième but.

— Quel compte ?

— Une balle, deux prises.

— Des coureurs ?

— Jose Vidro avance du deuxième au troisième. Mais il n'est pas rentré, Fletcher est mort sur un « K ».

— Décision ?

— Sur élan.

J'ai passé des étés de rêve à aller voir jouer mes fils, accoudé à la clôture au fond du champ centre, derrière l'arrêt balle ou dans l'estrade de bois, jasant avec un fier papa ou une jolie maman portugaise. Ces estrades sont des refuges. Il y a sur ces planches délavées des moments de bonheur parfait avec des gens parfaits.

Un match de baseball peut se regarder de plusieurs façons. On peut le transcrire dans son grand cahier rouge, on peut aussi lire un livre en même temps, je l'ai fait cent fois. On peut regarder distraitement et parler politique avec un Anglais qu'on ne connaît pas, un Américain de Philadelphie. On peut même ne jamais regarder. On peut se fermer les yeux et se laisser bercer par le rythme du jeu, dicté par les incantations des joueurs et les propos amusants des témoins spectateurs. Des phrases qui sont souvent les mêmes, qui servent de repères à quiconque somnole en digérant ses deux *steamés*. On peut regarder sans voir, comme on regarde les étoiles ou un feu de camp. On peut entendre sans écouter, comme on fait avec Charlie Parker, Willie Nelson ou Mônica Freire.

On peut aussi regarder le match en se concentrant sur l'action qui se déroule en bas. Alors, on n'a pas assez de deux yeux pour tout voir, tellement il s'en passe des choses sur cette surface. Toute la stratégie en parallèle avec ses codes secrets. Quel signal le receveur donne-t-il au lanceur ? Quel signal le gérant a-t-il convoyé au receveur en passant sa main droite sur sa palette tout en se grattant l'oreille gauche, puis la droite ? Quel signal le *coach* au premier coussin relaie-t-il à son coureur, installé au deuxième coussin ? Le prochain frappeur est-il gaucher ou droitier ? Est-il rapide ou puissant ? Qu'a-t-il fait la dernière fois contre ce même lanceur ?

Comment vont se positionner les joueurs à l'avant-champ ? Ils seront devant ? Derrière ? Et les voltigeurs ? Vont-ils sacrifier le double pour tenter de couper le point ? Il y a trop d'action tout le temps.

À l'été 2004, Francis a mérité un poste de lanceur avec une équipe junior à Sainte-Thérèse, les Artilleurs. Simon l'a rejoint deux ans plus tard. Francis est un lanceur étoile tête en l'air, bon vivant, pas sérieux, sympathique, rieur et blagueur, relax

et sensible. Simon est un voltigeur de gauche réfléchi. Autour de cette équipe de balle, il y a un univers, comme une famille élargie. Il y a monsieur Limoges, un ancien professeur à la retraite qui a enseigné toute sa vie à des enfants du primaire, un homme discret, simple et bon. C'est un peu l'homme à tout faire des Artilleurs. Des fois, il s'occupe du petit restaurant, et alors, il sert des cafés et des hot-dogs. D'autres fois, il ramène les balles frappées hors limites jusque sur la rue Ducharme ou dans le stationnement, jusque chez les pompiers, derrière. Il est aussi le statisticien et, occasionnellement, il écrit un résumé de match sur le site des Artilleurs.

Mais monsieur Limoges est surtout un papa. Ses deux fils sont au cœur de l'équipe. J.-F., le plus jeune, est dans la haute vingtaine, c'est le gérant, le *coach* des Artilleurs. Son autre fils, Alexandre, est le marqueur, le journaliste et l'annonceur officiel. Il passe ses hivers à la poursuite d'un doctorat en littérature française à l'université Yale (où George Bush père a triomphé au premier but). Non mais, quand même, les jeunes joueurs savent-ils que celui qui résume leurs matchs, écrit leur bio sur le site, annonce les joueurs et marque les parties est un docteur en littérature française qui lit Julien Gracq ?

Lors du match d'ouverture de la première saison de Francis avec les Artilleurs, je remarque que le type qui vend des billets « moitié-moitié » est d'une humeur particulière. Ici, il faut préciser que le tirage moitié-moitié est une tradition dans les parcs de baseball au Québec. On vend des billets, et la moitié des profits va à l'équipe locale, et l'autre moitié à un spectateur chanceux. Ainsi, celui qui vend les billets ne crie pas, au contraire. Il s'approche de chacun des spectateurs et offre ses billets en marmonnant de façon à peine audible, comme s'il faisait une confidence…

— Moitié-moitié… Moitié-moitié…

Il ne regarde personne dans les yeux, il est d'une timidité extrême et bégaie quand on lui adresse la parole. Il s'appelle Daniel et son âge est impossible à deviner. Daniel est autiste.

Table des matières

Début de l'éte 2008 7
Rétrospective 9
Perspective 15

Jean-François, fils de Yolande
La plus grande histoire d'amour 17
Prologue 19
Jean-François 25

Michel, fils de Serge
Je n'aurai plus jamais peur. 89
Prologue 91
Michel 97

Jean-Louis, fils de Jean-Jacques
Le tableau d'honneur. 153
Prologue 155
Jean-Louis. 159

Marie-Pier, fille de Denise
Le journal d'un ange 227
Prologue 229
Le journal d'un ange 243

Épilogue 309

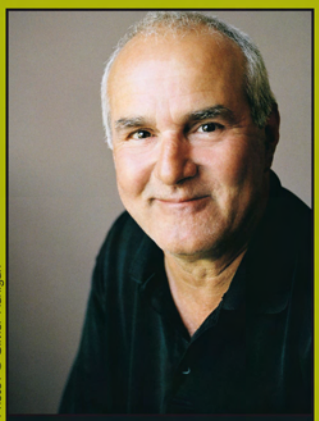

Photo : © Olivier Hanigan

Christian Tétreault se définit d'abord comme un mari et un père, ce qui ne l'a pas empêché de mener plusieurs carrières de front. Surtout connu comme animateur, chroniqueur et éditorialiste de sport, il est aussi concepteur et rédacteur pour la télévision. Il a reçu un Gémeau en 2002 pour l'émission *Chasse à l'homme*. Il est aussi l'auteur de six livres, dont *Je m'appelle Marie*.

Quatre récits véridiques, touchants et inspirants. Des personnages vibrants et attachants.

Il y a d'abord Jean-François, fils de Yolande, né avec de nombreuses anomalies physiques et un retard intellectuel. Grâce à une mère exceptionnelle qui chaque jour a fait triompher le courage et l'amour, il a développé son plein potentiel et, malgré ses capacités réduites, est devenu un modèle improbable, à nul autre pareil.

Michel, fils de Serge, est un comique de génie qui, au sommet de la gloire, a sombré dans l'alcoolisme et la dépression. Il a grandi en méprisant son père, mais avec le temps, il découvre qu'il est le reflet de celui qu'il déteste. À travers les chutes, les rechutes et les rédemptions, Michel et son père découvriront l'amour qui les lie et deviendront inséparables dans l'éternité.

Jean-Louis, fils de Jean-Jacques, est venu au monde avec pour tâche de remplacer un héros et de panser des plaies profondes. Tyrannisé par un père malheureux, il incarnera tout ce que son père déteste : la vie d'artiste et de bohème. Mais armé d'un pinceau créateur de lumière, Jean-Louis finira par trouver l'estime et l'amour de son père.

Puis, il y a Marie-Pier, l'ange. Elle a 10 ans et demi lorsque tout s'arrête. Sa courte vie a été une suite ininterrompue de petits bonheurs simples. Un papa, une maman et une petite sœur. Son départ soudain fera réaliser à quel point l'ordinaire est extraordinaire et le quotidien, éternel.

Du même auteur

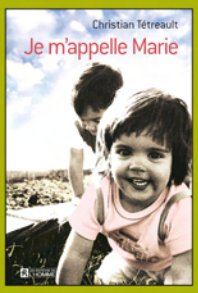

Illustration : © Jean-Louis Courteau
Design de la couverture : Nicole Morin

ISBN 978-2-7619-2658-4
9 782761 926584

Groupe Livre
Quebecor Media